

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 32 (1894)  
**Heft:** 8

**Artikel:** Madame au marché  
**Autor:** L.M.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-194141>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 13.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**Madame au marché.**

Pour une ménagère sérieuse qui, chaque jour, soigne l'intérieur de sa maison, veille à l'éducation de ses enfants, ravaude le linge et dirige sa servante, le marché est un repos, presque une partie de plaisir, qui la sort momentanément de ses occupations monotones et sédentaires.

Au marché, elle travaille sans doute encore pour son ménage, pour le père et les enfants, dont l'appétit est excellent, et qui viennent s'asseoir à table, sans se demander comment la mère a pourvu au nécessaire, sans se rendre compte des difficultés qu'il y a à varier un menu, tant simple soit-il, et à contenter toutes les bouches. Mais ces achats du mercredi et du samedi sont pour la ménagère une variante agréable.

Et d'abord nos marchés, celui de Lausanne tout particulièrement, offrent un ravissant coup d'œil. N'est-il pas charmant ce contraste entre l'intérieur d'une maison, les casseroles et les marmites et cette succession non interrompue de corbeilles de fruits, qui font venir l'eau à la bouche, de légumes étalant leur fraîcheur, de vases de fleurs qui sourient aux passants?...

D'ailleurs on rencontre beaucoup de monde au marché, on y retrouve de vieilles connaissances, des voisins et des voisines. On y apprend une foule de nouvelles, de petits scandales, de mariages à sensation, tout autant de choses qu'on ignoreraient si l'on restait constamment à la maison.

Et n'est-il pas bon de trouver de temps en temps quelqu'un à qui dire un peu ce qu'on a sur le cœur?

On commence par des plaintes sur tous les soucis que donne l'entretien d'un ménage, on en énumère toutes les difficultés, tous les ennuis, et l'on termine sur le dos de son prochain. Ça fait du bien, ça repose, ça soulage.

Par ci par là, dans les groupes, on entend un dialogue qui varie rarement d'un marché à l'autre :

— Si vous saviez, madame, comme mes gens sont difficiles! On ne sait bientôt plus que leur donner... Les haricots, par exemple, mettez-en seulement deux fois dans la semaine, les voilà qui font la mine: « Toujours des haricots! »

— Le légume vert, ils m'en laissent la moitié; les choux, j'en ai deux qui ne les aiment pas; les macaronis, il ne faut pas leur en parler... C'est une misère!

— A qui le dites-vous, madame. Il vous faudrait voir mon mari! En voilà un qui est difficile à contenter: C'est trop cuit; ce n'est pas assez cuit; c'est brûlé; ça manque de sel et patati et

patata!... C'est à vous dégoûter de faire les repas!

— Je crois bien. Et puis, on ne peut pas avoir constamment les yeux sur la cuisinière, qui fait souvent le contraire de ce qu'on lui commande.

— Taisez-vous!... laissez-moi me plaindre. Il y a longtemps que la mienne me boit le sang. Si je ne mettais pas la main à tout... Quoi! il faut y passer pour le croire. Il n'y a pas de jour que je ne trouve quelque chose de cassé.

— Eh bien, oui, et puis elles vous soutiennent que c'était déjà fendu!...

— Et la propreté, ma chère, parlons-en!...

— Et dire que ça n'a que l'orgueil, que ça met des toilettes le dimanche!... Je vous jure que j'ai l'air d'une pauvre malheureuse à côté de la mienne.

— Je vous crois. On peut bien dire que l'orgueil, que l'ambition perd le monde. Ce n'est du reste pas seulement les domestiques: on voit par là de ces damettes qui se donnent des airs!... Comme si on ne savait pas d'où ça sort!...

— Ah! il y a longtemps que je remarque tout ça. Mais, écoutez... il faudrait aussi voir le fond du sac!...

— Alors. Je préfère aller mon petit train et puis que ça dure... Tenez, voilà une robe que je porte depuis quatre ans; elle a été retournée deux fois. Tandis que tant d'autres en font une neuve tous les six mois... Et puis, je vous dis, ça se donne des airs!

— Des airs de pimbêche... Mais, allons toujours, qui vivra verra... Eh! ti possible! voilà bientôt dix heures! Si je veux mettre mes choux sur le feu, c'est le moment.

— Et moi qui dois encore aller à la boucherie. Au revoir, madame... Ça va toujours passablement à la maison?...

— Ça va, ça va... Mon ainée n'est rien bien. Avec cette influenza, et puis ce temps qui n'est pas naturel...

— Au revoir... Ce que je vous ai dit mercredi de M<sup>me</sup> X., c'est entre nous, vous savez!...

— Oh! soyez tranquille. Du reste je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Sans doute; mais il y a de ces choses qui vous révoltent. N'est-ce pas vrai?

— Mais!... Quand nous nous reverrons, et que nous serons moins pressées, je vous en dirai bien d'autres sur des gens... Oh! vous ne pourrez jamais le croire!... Enfin!... Eh bien, au revoir... Jamais je ne mettrai mes choux pour le dîner.

— Et mon bouilli!... Au revoir.

L. M.

**On māidzo bin recoumandā.**

L'arrevé soveint que dāi dzeins dāo mémo meti sont dzalāo lè z'ons su lè z'autro, et dein lo fond, cein est bin ési à compreindrè, kā quand on est solet et qu'on a totès lè pratiquès, fā meillāo vivrè què quand y'a cauquon d'autro qu'attirè lè dzeins. Mā que volliāi-vo! faut que tsacon vivè; lo sélāo reluit po tot lo mondo, et, bon grā, mau grā, sè faut conteintā.

Y'ein a que ne volliont pas que sāi de d'estrè dzalāo et que sè conteintont dè bisquā ein leu-mémo, sein derè lo mot; mā y'ein a dāi z'autro que ne sè font pas fauta dè délavā per devant lo mondo elliaò que voudriont vairè à ti lè dia-blio.

Lo père Biquelin étai moo, et coumeint dè son viveint l'avāi tant poaire d'estrè einterrā tot vi, l'avāi recoumandā à son valet dè lo bin férè vesitā se vgnāi à passā l'arma à gautse, po étrè sū que l'étai bin storbe. Quand don l'a z'u veri lè ge, son valet démandè à n'on māidzo que passāvè justameint pè lo veladzo, dè veni lo vairè po bin savāi à quiet s'en teni. Lo māidzo, que n'avāi jamé étai démandā po veni vairè Biquelin quand l'étai malādo, fā ào valet:

— Quin māidzo a soigni voutron père?

— C'est monsu Tireboué.

Adon lo māidzo, qu'étai dzalāo qu'on tonaire su son collègue Tireboué, et qu'avāi crouïe leinga, fā:

— Ah! l'est monsu Tireboué qu'a soigni voutron père?

— Oi.

— Eh bin, n'é pas fauta d'allā vairè; po sū voutron père est moo; vo pāodè étrè tranquillo.

**On crouïo vaurein.**

Dou z'épāo que vognont dè sè mariā, fasont on petit tor dè noce et passavont découté on part dè bouébo achetā su on mouret. Stāo nové z'épāo étiont dāo gros moué, kā l'hommo étai biellio et la fenna clliotsivè, que cein ne lāo grāvavè pas d'estrè dāi bravès dzeins.

Quand passiront vai clliāo bouébo, ion dè clliāo vaureins, on maulaprāi et on molhonéto sè met à derè:

— Eh! vouāiti-vāi! parait qu'à la ménadzéri on a àovai la dzéba ài sindzo.

L'épāo, furieux, s'arrêtè, sè revirè contrè cé petit chenapan et lāi fā, ein lo menaceint dāo poeing:

— Est-te por mè que te dis cein?

— Na, repond l'autro, qu'étai dza su sè piautats po décampā.

— Est-te po ma fenna?

— Na.

— Adon, por quoi est-te?

— Por ti lè dou, repond lo gosse ein sè sauveint ào galo.